

*Bernard LE CALLOC'H*

### **AURÉLIEN SAUVAGEOT ET KUNO KLEBELSBERG**

---

*Parmi les hommes politiques hongrois qui ont marqué l'histoire de leur pays dans l'entre-deux-guerres mondiales, le comte Klebelsberg figure indéniablement en première place, à la fois par sa personnalité et par l'ampleur exceptionnelle de l'œuvre qu'il a menée pendant près de dix ans à la tête du ministère de l'Instruction publique. Son action, poursuivie dans tous les domaines de l'Éducation, a eu pour effet de doter la Hongrie d'un remarquable outil de développement culturel, artistique et scientifique.*

*Le jeune Aurélien Sauvageot, qui avait été nommé professeur au Collège Eötvös afin de s'y perfectionner dans la connaissance de la langue et de la civilisation hongroises, en a été le témoin pendant les huit années qu'il a passées à Budapest, et nous en a rendu compte dans ses souvenirs.*

*Aujourd'hui encore, le nom de Sauvageot est connu des milieux lettrés du fait de son dictionnaire mais aussi des liens qu'il sut tisser avec de nombreuses célébrités de la littérature hongroise à l'époque où le comte Klebelsberg transfigurait son pays.*

---

Envoyé en Hongrie par son maître Antoine Meillet (1866-1936), professeur au Collège de France, président de la Société française de linguistique, pour s'y préparer à occuper la première chaire de langues finno-ougriennes jamais créée en France, Aurélien Sauvageot y arrive le 12 novembre 1923. Il a alors vingt-six ans.

Voilà tout juste trois ans que, le 13 novembre 1920, l'assemblée nationale hongroise, spécialement élue à cet effet en janvier, a ratifié, la rage au cœur, le traité de paix signé le 2 juin au château de Trianon. Tout est donc à présent consommé, après des années de guerre et de désordre, marquées comme au fer rouge par la défaite militaire, l'effondrement de l'empire séculaire des Habsbourg, la dislocation du

royaume de saint Étienne, la révolution communiste, l'invasion étrangère.

Les plaies sont encore béantes. Elles ne sont pas près de se refermer. Sortie exsangue, dépecée, désemparée de l'une des plus rudes épreuves de son histoire — pourtant déjà si pleine d'épreuves tragiques et de périls mortels —, la Hongrie, désormais rassemblée autour de l'amiral Horthy, comme le dernier carré autour de son général au lendemain de la bataille, tente depuis lors de reprendre sa marche vacillante, incertaine, vers un avenir qu'elle n'entrevoit pas, tant elle est en proie au chagrin et au désespoir.

En 1921, Charles de Habsbourg (1887-1922), dernier roi couronné de Hongrie, a vainement essayé à deux reprises de recoiffer la couronne de saint Etienne, dans un pays qu'il sait encore fortement attaché à la tradition monarchique. Il en a été empêché par les États successeurs qui, en attendant d'être dépecés à leur tour par les aléas de l'histoire, ont aussitôt mobilisé et menacé de s'y opposer par la force des armes, même contre la volonté de leurs alliés français et anglais. La seule conséquence de ces tentatives inconsidérées a été de précipiter la création d'une coalition d'intérêts baptisée « Petite Entente » entre les bénéficiaires du nouveau « système copartageant » qui se sont agrandis aux dépens de la Hongrie.

Après des mois de confusion politique et une cascade de ministères éphémères qui ne parviennent pas à faire face à la situation, le comte István Bethlen (1874-1946), héritier d'un des noms les plus prestigieux de Transylvanie, a enfin pu constituer en avril 1921 un gouvernement capable de gouverner. Il demeurera au pouvoir pendant plus de dix ans et, grâce à cette stabilité, pourra sérieusement entreprendre, avec des moyens drastiquement réduits, la reconstruction du pays. Il parviendra même à redresser ses finances, entraînées au gouffre par le raz de marée d'une inflation vertigineuse. Mais la Hongrie, qui a décidé d'une seule voix d'opposer un « non, non jamais » catégorique au diktat qui l'a si douloureusement blessée, est d'autant plus isolée diplomatiquement que même l'Autriche, pourtant à l'origine du désastre, lui est hostile puisque, elle aussi, n'a pas hésité à participer à la curée en s'emparant du « Burgenland », au delà du cours de la Lajta, frontière traditionnelle entre les deux pays depuis des siècles.

Bethlen a pris dans son cabinet, après entente avec Pál Teleki (1879-1941), un haut fonctionnaire qui a déjà prouvé ses qualités

d'homme d'État, le comte Kuno Klebelsberg, d'abord comme ministre de l'Intérieur puis, à dater du 16 juin 1922 en qualité de ministre de l'Instruction publique et des cultes. Généreux, large d'esprit, soucieux de rendre à sa patrie la place qu'il estime devoir lui revenir, il va pendant près de dix ans, par une action aussi patiente qu'énergique, transformer profondément le visage de la Hongrie dans le domaine qui est le sien.

Aussi longtemps qu'Aurélien Sauvageot demeurera à Budapest, soit jusqu'en 1931, il sera le témoin des efforts du ministre hongrois et des résultats remarquables que celui-ci parviendra à obtenir; et il aura la grande honnêteté de lui reconnaître pleinement les mérites qui s'attachent à son action.

Il faut dire, en effet, que tout paraît devoir séparer les deux hommes, le ministre déjà quinquagénaire, fort d'une longue expérience administrative, et le jeune professeur français au Collège Eötvös. Sauvageot est un républicain convaincu qui n'apprécie nullement cette monarchie sans roi qui semble se perpétuer à présent par la force de l'habitude. Il est fier des conquêtes de la Révolution qui sont loin d'avoir trouvé jusqu'alors un écho enthousiaste sur le sol hongrois. Il est militant socialiste inscrit à la SFIO, alors que le parti socialiste hongrois n'a guère de troupes et encore moins de prestige au lendemain de l'équipée sanglante de la « République des Conseils ». En outre, il est déjà initié à la franc-maçonnerie, alors que celle-ci, sans être formellement interdite en Hongrie, y est fort peu estimée des milieux où elle recrute d'ordinaire. En vérité, il est par principe hostile au régime politique instauré en Hongrie après 1921 en raison de son caractère conservateur. Il n'aime pas les aristocrates et déplore que l'essentiel du pouvoir en Hongrie soit entre les mains de comtes, même si ces derniers se révèlent être des hommes de grande valeur morale et intellectuelle. Il ne met pas en doute les qualités de Bethlen, de Teleki, de Klebelsberg, par exemple, mais son tempérament républicain lui ferait plus volontiers préférer des roturiers à la manière de ceux qui ont forgé la III<sup>e</sup> République française. Il tient pour insuffisamment démocratique le système constitutionnel hongrois, qu'il juge même plutôt arriéré et d'inspiration féodale. Dans ces conditions, on ne saurait être surpris d'apprendre qu'il entretient des relations amicales plutôt avec des adversaires du gouvernement, quand ce n'est pas avec des gens qui se sont compromis dans l'aventure « communarde »

de 1919. Ils sont eux-mêmes socialistes ou en tout cas « de gauche », et parfois francs-maçons, favorables à la transformation de leur pays en une république de type parlementaire à l'image de la république française.

Kuno Klebelsberg est un noble, il a le titre de comte, mais il n'a ni fortune mobilière ni terre, à la différence de beaucoup d'aristocrates hongrois, souvent à la tête de domaines latifundiaires. Ce n'est pas un propriétaire, il n'a pas non plus de château. Lorsqu'il voudra acquérir sa villa de Pesthidegkút (à la périphérie nord-occidentale de Buda), il lui faudra vendre son appartement de la place des Franciscains (*Ferenciek tere*), en plein cœur de Pest, et renoncer à un projet de voyage à l'étranger, faute de ressources pécuniaires suffisantes. En fait, il n'a hérité de sa famille qu'un titre nobiliaire et un blason. Le quelque peu qu'il tient lui vient essentiellement de la famille de sa femme.

Sa vraie richesse n'est pas dans ses armoiries mais dans son intelligence, son caractère bien trempé, sa force peu commune de travail, son application, sa persévérance à aller jusqu'au bout de ses décisions. Il répond parfaitement à la devise des Klebelsberg : « *Per ardua ad astra* » (jusqu'aux étoiles par le labeur). Somme toute, il est typiquement ce que l'on appelle « un grand commis de l'État », qui se voue sans compter à la chose publique, à la manière d'un Colbert ou d'un Turgot. Il est monarchiste, attaché aux valeurs traditionnelles, catholique fervent, et surtout profondément patriote, ardemment désireux de servir son pays ; bref, il est hongrois de cœur et de raison, hongrois jusqu'à la racine des cheveux, malgré son nom germanique, hérité d'un héros de la reconquête, venu du sud du Tyrol chasser les Ottomans au XVII<sup>e</sup> siècle, sous la bannière impériale. Il souffre beaucoup des dispositions draconiennes et des injustices flagrantes du traité de Trianon, et cela d'autant plus vivement qu'il est né en 1875 à Magyarpécska, dans la région d'Arad, à présent attribuée à la Roumanie. Son ancêtre tyrolien, Hans Ulrich a été fait jadis baron par Léopold I<sup>er</sup> en 1669 pour acte de courage lors des batailles de Párkány (aujourd'hui Šturovo en Slovaquie) et d'Érsekújvár (aujourd'hui Nové Zámky en Slovaquie) en 1663. Le fils de celui-ci, Franz Niklas a été fait comte en 1702 en raison du rôle décisif qu'il a joué au péril de sa vie dans la prise du fort de Buda en 1686. Les Klebelsberg sont donc implantés en Hongrie depuis plus de deux siècles et demi, et s'y sont définitivement enracinés.

Très au fait des problèmes sociaux, ce juriste qui a poursuivi des études supérieures de droit à Berlin, mais aussi à Paris, a dirigé pendant dix ans la Société Julián (du nom du moine dominicain qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, sous les règnes d'André II et de Béla IV, se rendit en Magna Hungaria) pour l'alphabétisation et l'instruction de la jeunesse hongroise hors des frontières du royaume, en même temps qu'il assumait des responsabilités importantes auprès du premier ministre Dezső Bánffy (1843-1951). En janvier 1914, fort de cette longue expérience, il est devenu secrétaire d'État à l'Instruction publique auprès du ministre Béla Jankovich (1865-1939), dans le deuxième cabinet István Tisza, et il a pu à cette occasion faire la démonstration de ses talents d'administrateur, très au courant des questions pédagogiques.

C'est dans ces difficiles fonctions qu'il s'est forgé la philosophie qu'il définira bientôt dans une série de livres lorsqu'il sera devenu titulaire du portefeuille de l'Instruction publique et des cultes. Il s'efforcera de la mettre en pratique sous le nom générique de néo-nationalisme. Il sait que ses compatriotes sont traumatisés par les mutilations infligées à son pays au traité de Trianon. Il sait qu'ils pleurent en particulier la perte de la province si chère à leur cœur, la Transylvanie, jadis refuge du magyarisme dans les années terribles de l'occupation turque. Il sait aussi qu'ils ont le sentiment d'être comme des assiégés, sous la menace constante des États successeurs, acharnés à s'approprier coûte que coûte les dépouilles de leur victime. Ce sont là autant de motifs de s'abandonner au découragement. Or, lui, Kuno Klebelsberg, ne veut pas entendre parler de baisser les bras. Il veut faire face à l'événement et y répondre avec les seuls moyens dont dispose présentement son pays. Ces moyens, selon lui, ce ne sont ni les armes, ni les arrangements, marchandages et autres compromis boiteux de la diplomatie, mais la culture, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire le rayonnement exceptionnel que les activités scolaires, universitaires, artistiques, scientifiques, autrement dit d'une façon générale toutes les activités intellectuelles, peuvent dispenser, même dans le contexte politique apparemment le moins favorable. D'où cette boutade qui à l'époque en fit bondir plus d'un : « Le ministère de la défense nationale, c'est celui de l'instruction publique ! », formule audacieuse qu'il reprendra en 1931 dans son ouvrage intitulé « Dans la crise mondiale » (*Világválságban*).

Sitôt installé, Klebelsberg, à qui Bethlen a donné carte blanche pour mener l'œuvre de rénovation et de modernisation qu'il ambitionne de réaliser, se met à la tâche. Dans un pays ruiné, désorganisé par la guerre, la révolution et les frontières étriquées de Trianon, un autre que lui aurait sans doute vite renoncé.

Observateur attentif de la vie hongroise, Aurélien Sauvageot s'aperçoit bientôt, à l'échelon qui est le sien, que Klebelsberg n'est pas homme à laisser longtemps traîner les choses. Il constate avec une indéniable satisfaction et avec la surprise de celui qui avait d'abord pris le comte pour un réactionnaire, que la ligne de conduite du nouveau ministre est de ne jamais se laisser distancer, de suivre tout programme, toute innovation de nature à favoriser le retour de la Hongrie sur la scène internationale, au sein de la famille occidentale. C'est un comportement qui lui plaît d'autant plus que, dans l'ambiance hostile des années 1920, où Georges Clémenceau est tenu pour responsable du démantèlement du royaume stéphanique et la France considérée comme l'ennemi principal, il réussit à dominer sa réprobation et s'évertue à entretenir avec la légation de France des rapports relativement bons. De tous les membres du gouvernement hongrois de l'époque, il est certainement, comme le reconnaît volontiers Sauvageot, de beaucoup le moins francophobe, de beaucoup celui qui recherche avec le plus de sincérité à surmonter la désastreuse crise de confiance de l'après-guerre.

Il est tellement conscient de ce que rien de positif ne peut résulter d'une attitude de refus qu'il décide en 1925, au lendemain de la naissance du *pengő* et du redémarrage de l'économie, de proposer à la France la création en Sorbonne d'une chaire de langue et de littérature hongroises, en même temps que le rétablissement des échanges culturels. En juin 1926, Sauvageot est prié dans ce but d'accompagner à Paris le conseiller du ministre, chef du service des relations avec l'étranger, Zoltán Magyary (1888-1945), et de l'aider dans la tâche difficile qui consiste à briser le mur des préjugés et des antagonismes nés de la guerre, puis à renouer les fils rompus depuis douze ans, sans se laisser impressionner par les manœuvres de la Petite Entente et de ses amis inconditionnels.

Il y avait eu, en effet, avant le conflit, une chaire dite « de civilisation hongroise » à la faculté des lettres de l'université de Paris, entretenue pour moitié par chacun des deux États, dont le premier titu-

laire avait été Ignace Kont (1856-1912). À la mort de celui-ci, l'historien Louis Eisenmann (1869-1937) lui avait succédé pour un an jusqu'à l'embrassement général. Eisenmann avait été choisi par le ministère en tant qu'auteur d'un ouvrage remarqué sur le Compromis de 1867. Mais il connaissait mal le hongrois et n'était, du reste, pas linguiste. Surtout, il était devenu avec la guerre le défenseur intransigeant des peuples slaves. Lui qui avait naguère admiré les Hongrois ne cachait plus qu'il les détestait à présent, aussi cordialement qu'il les avait précédemment portés aux nues. Il était même si monté contre eux qu'il entendait tout faire pour empêcher leur retour dans l'enseignement supérieur parisien. Il occupait depuis 1921 la chaire d'histoire et de civilisation des Slaves qu'avait créée l'historien et slaviste Ernest Denis (1849-1921), avec l'aide du gouvernement tchécoslovaque. Heureusement, au moment où Magyary et Sauvageot arrivent à Paris pour négocier avec les autorités françaises, Eisenmann vient fort à propos d'être nommé directeur de l'Institut français de Prague.

Cette première prise de contact, malgré l'obligeant intermédiaire de Sauvageot, n'aboutit pas à la résurrection de la chaire d'enseignement fondée par Kont. La Sorbonne était alors encore dominée par les amis de la Petite Entente, acharnés à rejeter et à discréditer les Hongrois. Paris consentit seulement, en un premier temps, à la création d'un bureau d'information pour les étudiants hongrois venus s'instruire chez nous, bureau qui, peu à peu, à travers mille obstacles, se muera néanmoins en un véritable Institut culturel et que le comte Klebelsberg aurait souhaité voir devenir rapidement un « Collegium hungaricum » analogue à ceux de Vienne, de Rome et de Berlin. Son premier titulaire est Léopold Molnos (1897-1982), ancien élève du Collège Eötvös et futur professeur dans ce même prestigieux établissement, qui arrive en 1928. Toutefois, ne s'agissant pas d'un centre culturel au sens propre du terme, la France ne s'estime pas tenue de respecter le principe diplomatique de la réciprocité. Elle déclare donc ne pas envisager de fonder d'Institut à Budapest. Elle accepte seulement l'accorder quelques bourses à de jeunes Hongrois désireux de venir se perfectionner chez elle. Il n'empêche que la porte ainsi à peine entrebâillée s'ouvre bien vite plus largement. À l'instigation expresse de Klebelsberg, les étudiants viennent de plus en plus nombreux à Paris, renouant du même coup avec la tradition d'avant la

guerre. Dès 1930, Molnos voit débarquer chez lui 323 d'entre eux, alors qu'il n'y en avait eu que deux en 1921 et 43 en 1927. Le courant est donc rétabli.

En 1931, une chaire de langues finno-ougriennes sera créée, non sans de fastidieuses tergiversations, au profit de Sauvageot, à l'École des Langues Orientales, mais pas à la Sorbonne, et Klebelsberg y délèguera aussitôt un lecteur, chargé d'assister le professeur titulaire de la chaire pour les exercices pratiques et les répétitions. Ce sera László Gáldi (1910-1974), futur membre de l'académie hongroise des sciences et maître des études romanes.

Quant à la Sorbonne, il faudra encore attendre longtemps, du fait de la seconde guerre mondiale puis de l'occupation soviétique et de la transformation de la Hongrie en une république populaire de type stalinien. Le rêve de Klebelsberg d'un Collegium Hungaricum sur les rives de la Seine ne se réalisera qu'en l'an 2000, soixante-huit ans après la mort du grand ministre. Sans doute vaut-il mieux tard que jamais, comme l'affirme le proverbe, mais tout de même, quel dommage que l'histoire ait été si dure à l'établissement des relations culturelles franco-hongroises !

La rencontre entre Sauvageot et Klebelsberg ne s'est pas limitée à ce voyage à Paris en compagnie de Magyary et à la création du futur Institut hongrois. Elle a aussi concerné l'ensemble des activités que le professeur français déployait en Hongrie au service de meilleures relations entre les deux pays, ou plus exactement entre les citoyens des deux pays. Si Sauvageot n'aimait pas par principe le régime politique auquel s'attache le nom de l'amiral Horthy (1868-1957), il se prit en revanche, en effet, de sympathie sinon même d'une affection bien réelle, pour les Hongrois, et d'un intérêt qui ne se démentit jamais pour toutes les formes de leur culture nationale.

Klebelsberg y a certainement contribué en prenant sur lui dès 1924 de le prier d'assister aux séances de travail qu'il organisait régulièrement au ministère pour y débattre des problèmes relatifs à l'enseignement du français dans les établissements secondaires et universitaires. Le ministre voulait développer cet enseignement pour au moins deux raisons majeures. D'une part, il appréciait personnellement la valeur exemplaire de la science, de la littérature et des arts français. Il avait fait passer en 1924 une loi qui visait à favoriser et à développer l'enseignement du français comme première ou seconde langue vivante

dans une grande partie des lycées. D'autre part, il voulait contrebalancer l'influence par trop forte de l'allemand, que l'effacement durable de la France, suite aux événements de guerre, avait encore accrue. Il ne voulait pas que l'élite intellectuelle hongroise se trouve en quelque sorte enfermée dans la seule zone germanophone de Europe médiane. Il estimait indispensable de lui fournir, par le français, une ouverture plus vaste sur Europe et sur le monde. En un mot, il souhaitait, avec Bethlen et Teleki, rétablir un équilibre menacé par une hégémonie linguistique qui tendait au monopole, lors même que dans les années 1920 il n'était pas encore question du nazisme ni de la théorie de l'« espace vital ». La présence de Sauvageot à ces sortes de tables rondes n'était ni une figuration ni un alibi. Celui-ci, d'ailleurs, ne n'aurait pas accepté. Il était là pour donner un avis motivé par l'expérience, recommander tels livres plutôt que tels autres, aider à l'amélioration de la qualité des cours et proposer les mesures qui lui paraissaient aller dans ce sens.

C'est lors d'une de ces séances de travail, au début de 1929, qu'il fit part au ministre de sa décision de réaliser un dictionnaire français-hongrois et hongrois-français. Il avait constaté que cet ouvrage manquait si complètement que ses élèves du Collège Eötvös en étaient réduits à passer par l'intermédiaire du dictionnaire encyclopédique français-allemand de Karl Sachs et Césaire Villatte, édité par Gustave Langenscheidt à Berlin de 1868 à 1880, ouvrage vieilli et non dépourvu d'erreurs. Le résultat de ce genre d'exercice aboutissait inévitablement à des faux sens et à de mauvaises interprétations. Le moment était venu d'y remédier.

Klebensberg s'en déclara tout de suite très heureux. Il était, en effet, convaincu de l'utilité d'un tel instrument de travail dont la réalisation viendrait avantageusement épauler ses propres efforts en faveur de l'extension de l'enseignement du français dans son pays, d'autant plus qu'il ne s'agissait pas d'un simple lexique, mais bel et bien d'un dictionnaire explicatif, comportant de très nombreux exemples, utilisable donc même pour les études les plus élevées. Klebensberg était, au demeurant, à l'origine du lycée français, fondé à Gödöllő par les chanoines de Prémontré. C'est sur les instances de leur prévôt, Menyhért Takács (1861-1933) qu'il avait obtenu dans ce but du régent Horthy l'attribution d'une parcelle de terrain préservée sur les chasses royales de la forêt entourant le château.

Dans son livre de souvenirs, Sauvageot fait remarquer que le comte Klebelsberg fut alors le seul des officiels hongrois à l'en féliciter et à l'encourager. Mieux encore, il proposa spontanément d'en écrire la préface afin de souligner l'intérêt qu'il portait personnellement à l'entreprise. Quant aux officiels français, toujours prisonniers de la Petite Entente et de leurs préventions anti-hongroises, non seulement ils ne firent rien pour aider, au moins moralement, leur compatriote, mais ils trouvèrent encore le moyen de le critiquer, voire de lui reprocher de perdre son temps à « enfilez des mots ».

L'attitude bienveillante de Kuno Klebelsberg avait d'autant plus de mérite que Sauvageot s'était adjoint pour la confection de son ouvrage deux savants hongrois qui avaient été mêlés à l'épisode calamiteux de la République des conseils, Marcell Benedek (1885-1969) et József Balassa (1864-1945). Le premier était un écrivain, historien de la littérature, traducteur, à qui ses travaux sur Victor Hugo, Zola, Anatole France ainsi que son histoire de la littérature française à l'usage des Hongrois ont valu en 1928 l'attribution des palmes académiques. Le second est un linguiste, le plus éminent des spécialistes de la langue hongroise de son temps. Tous deux sont des francs-maçons notoires, Balassa fut vice-Grand Maître de la Grande Loge symbolique hongroise de 1914 à 1920, et Benedek sera le dernier Grand Maître de l'ordre au moment où celui-ci sera dissout par les communistes.

Toujours est-il que Klebelsberg ne fit aucune remarque et ne formula aucune objection. Il n'émit aucune réserve envers ces deux savants qui avaient été exclus de l'université pour leurs idées subversives, montrant par là clairement qu'il n'avait en tête que le souci de l'intérêt public et d'un meilleur fonctionnement des études de langues. Dans les circonstances de l'époque, compte tenu de l'état d'esprit qui régnait alors dans les milieux politiques, c'était particulièrement louable, et l'absence de préjugés dont il faisait preuve n'était certainement pas courante. Le souvenir de la révolution communiste et de ses excès sanguinaires était encore dans toutes les mémoires, le contentieux qui en découlait était loin d'être liquidé. Mais Klebelsberg ne voulut voir dans l'initiative de Sauvageot — fortement conseillée par Marcel Benedek — qu'une pierre apportée à l'édifice qu'il construisait avec une inlassable énergie pour mettre dès que possible la Hongrie à la place qu'il ambitionnait de lui voir occuper.

Entre-temps, la crise mondiale malmenait durement la fragile économie hongroise, à peine sortie depuis six ans du cauchemar de la guerre, de la ruine et de l'inflation monétaire. Sous la poussée des événements, le cabinet Bethlen, dans lequel, en septembre 1930, Klebelsberg avait dû consentir à cumuler provisoirement les portefeuilles de l'Instruction publique, de la Prévoyance sociale et du Travail, fut soudain mis en minorité au parlement et contraint de se retirer, le 24 août 1931 ; en sorte que lorsque, le 11 février 1932, il signa l'avant-propos qu'il avait promis de rédiger pour le dictionnaire de Sauvageot, il avait cessé d'exercer toute fonction publique. Le combattant qui, depuis plus de douze ans, s'épuisait à restaurer la grandeur de son pays dans le domaine des activités intellectuelles, avait dû déposer les armes. Huit mois plus tard, le 12 octobre, il mourut brusquement d'une crise cardiaque.

Avec lui, la Hongrie d'entre les deux guerres perdit sans aucun doute son plus grand homme d'État.

Je me demande si Aurélien Sauvageot sut jamais que ses amis socialistes hongrois, à l'annonce de la mort du comte Kuno Klebelsberg, avaient tenu expressément à prendre part à la cérémonie d'adieu organisée au Musée National de Budapest avant le transfert de sa dépouille à Szeged, en y déléguant neuf de leurs dirigeants. Sur la couronne qu'ils déposèrent alors près du catafalque, en signe d'hommage au grand disparu, on pouvait lire ces simples mots : « Au champion, au héros de la culture » (*A közművelődés hőségének*).

## RÉFÉRENCES

- HUSZI József, 1942, *Gróf Klebelsberg Kuno életműve*, Budapest.  
KLEBELSBERG Éva (Gräfin) 2000a, *Gróf Klebelsberg Kuno politikai hitvallása*, Budapest.  
KLEBELSBERG Éva (Gräfin) 2000b, *Gróf Klebelsberg Kuno emlékezete*, Budapest.  
KLEBELSBERG Éva (Gräfin) 2007, *Vor 25 Jahren ist Graf Kuno von Klebelsberg gestorben*, Budapest.  
KLEBELSBERG Kuno (Gróf), 1928, *Neonacionalizmus*, Budapest.  
KLEBELSBERG Kuno (Gróf), 1931, *Világválságban*, Budapest.

- KLEBELSBERG Sarolta (Gräfin von), 1996, *Unsere Schicksalweg*, Budapest.
- LE CALLOC'H Bernard, 1989, « In memoriam Aurélien Sauvageot », *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'INALCO*, octobre 1989, Paris.
- LE CALLOC'H Bernard, 1991, « Aurélien Sauvageot », *Finnische-Ugrische Forschungen*, Band I, Heft 2, Helsinki.
- LE CALLOC'H Bernard, 1992, « Aurélien Sauvageot. Les années d'apprentissage », *Études finno-ougriennes*, tome XXIV, Paris.
- LE CALLOC'H Bernard, 1995, « Aurélien Sauvageot », *Deux siècles d'histoire de l'École des Langues Orientales*, Paris.
- LE CALLOC'H Bernard, 1999, « Le retour de Kuno Klebelsberg », *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'INALCO*, octobre 1999, Paris.
- LE CALLOC'H Bernard, 2004, « La politique finno-ougrienne du comte Klebelsberg », *Études finno-ougriennes*, Paris.
- LE CALLOC'H Bernard, à paraître, *Aurélien Sauvageot* (biographie en français, hongrois, finnois et estonien), Vác.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1988, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest.

## RÉSUMÉS

### Aurélien Sauvageot és Klebelsberg Kunó

A két világháború közötti korszak neves politikusai közül Klebelsberg Kunó gróf – sokoldalú tevékenységének és kiemelkedő személyiségének köszönhetően – a legkiválóbbak egyike. A magyar kormány közoktatási minisztereként hatalmas lendületet adott a különféle ismeretek és a tudomány terjedésének, az oktatás és művelődés fejlesztésének. A nem egészen egy évtized alatt maradandót alkotó gróf ösztönzésére Magyarország kulturális téren jelentős előrelépést tett.

A fiatal Sauvageot Klebelsberg minisztersége idején éppen francia vendégtanárként működött az Eötvös Kollégiumban. Nyolc éven keresztül többször nyílt alkalma felmérni a magyar oktatásügyi rendszer látványos átalakulását. Erről tárgyilagosan számolt be emlékirataiban, s bár más politikai nézeteket vallott, elismerte, milyen döntő szerepet játszott a gróf hazájának szellemi fejlődésében.

Ma Sauvageot nevét még mindig ismeri a magyar értelmiség, elsősorban korszakalkotó magyar-francia nagyszótára miatt, de azért is, mert tartós kapcsolatokat tudott teremteni korának leghíresebb magyar íróival.

### **Aurélien Sauvageot and Kuno Klebelsberg**

Count Kuno Klebelsberg is no doubt the most famous Hungarian statesman of the period between the two world wars, not only on account of his prominent personality and strong character, but because of his distinguished services to the Hungarian system of Education. His action in this field has been of the highest importance for the intellectual development of his country and must be regarded as unparalleled in its history. Within ten years Hungary radically changed inasmuch as cultural activities are concerned.

At this time the young Sauvageot was appointed French lecturer to Eötvös Kollégium, the Hungarian training college for the professoriate, so that he had many opportunities to establish the great strides that education, the sciences and culture made at the great minister's prompting.

He gave a true account of it in his memoirs, published in Budapest before his death.

Sauvageot's name is still well known in Hungarian intellectual circles, owing to the friendly relations he had throughout his life with many Hungarian scholars and writers.